

Quelques articles récents

Pour comprendre à peu près la raison de l'état actuel des choses... « grâce » au « capitalisme cannibale » (Ziegler).

~~~~~

1) Il faut commencer par se coltiner cette fameuse « division du travail » qui partirait de cette fameuse fable de « la fable des abeilles de Mandeville » sur [https://fr.wikipedia.org/wiki/Division\\_du\\_travail](https://fr.wikipedia.org/wiki/Division_du_travail)

Mandeville est aussi mentionné avec Sade dans le livre très à propos de Dany Robert Dufour « La cité perverse : libéralisme et pornographie ».

~~~~~

2) Ensuite voir l'intervention de JB Fressoiz sur Ford sur :

<https://mrmondialisation.org/transition-piege-a-con/>

« Transition, piège à con ? » : 3 conférences pour comprendre les enjeux du futur

18 octobre 2018

Le Média TV vient de mettre en ligne un cycle de conférences-débats entièrement consacrées à l'écologie en présence de spécialistes dans leur matière. Leur objet est de creuser, sous différentes perspectives, les défis auxquels le monde d'aujourd'hui est confronté. Les trois séquences, d'une durée de 80 à 90 minutes, apportent à chacun de nouvelles clés pour comprendre le monde d'aujourd'hui et de demain. À ce titre, l'intervention de Jean-Baptiste Fressoiz est particulièrement remarquable.

<https://youtu.be/1O0r5O4-2wU>

La crise environnementale embrasse tous les secteurs de la société et demande par conséquent **une approche pluridisciplinaire**. Dans le cadre de l'émission d'éducation populaire « [Arcadia](#) », *Le Média* propose **trois conférences sur la transition écologique** en présence successivement d'une juriste, d'un historien et d'une architecte-chercheuse.

1/ « *Les Lois de la nature* » **avec Valérie Cabanes, juriste en Droit International spécialisée dans les Droits de l'Homme et le Droit humanitaire, auteure de « Homo natura » :**

« Déforestation, acidification des océans, fonte des glaces, montée du niveau des océans, extinctions massives d'espèces animales, pollutions aussi diverses que destructrices, depuis l'avènement de l'ère industrielle, **l'impact de nos activités sur l'environnement ne cesse de croître**. Le développement récent de nos sociétés s'est fait sous un principe philosophique

potentiellement problématique : **l'homme doit dominer la Nature pour quitter l'état sauvage.** Mais que faire aujourd'hui pour changer la donne ? Avons-nous des outils qui nous permettent de repenser notre relation à la Nature et plus globalement à la Terre sur laquelle nous vivons ? »

Ce premier débat pose une question essentielle : **comment intégrer les limites environnementales à nos actions ?** Pour Valérie Cabanes, si les principes écologiques sont inscrits dans la loi fondamentale, ils pourraient s'imposer à toutes les autres normes en vigueur. **Son intervention donne du grain à moudre et fait écho à une initiative récente** allant dans le même sens, [l'Appel pour une Constitution Écologique](#) et dont Mr Mondialisation est signataire.

<https://youtu.be/T7pJin6rnwA>

2/ [Transition, piège à con ?](#) avec Jean-Baptiste Fressoz, historien des sciences des technologies et de l'environnement et chercheur au CNRS., co-auteur, avec Christophe Bonneuil, de « L'Événement Anthropocène » :

La deuxième conférence mérite une attention toute particulière : elle interroge les trajectoires de la transition énergétique, **un sujet déterminant puisque cette question structure l'avenir de l'économie mondiale.** À l'échelle globale, « *il n'y a jamais eu de transition énergétique dans le passé [...] les d'énergies se sont additionnées les unes aux autres* », nous apprend Jean-Baptiste Fressoz. En d'autres termes, **l'usage du charbon n'a pas signé la fin du bois comme combustible**, et le pétrole ne s'est pas non plus substitué aux autres énergies, dont l'usage à même continué à progresser. Jusqu'à aujourd'hui, **la même règle vaut pour les énergies renouvelables** (qui s'en sont pas moins nécessaires). Pour que la transition énergétique soit efficace, il faut donc aller plus loin dans le raisonnement.

Au regard de ces éléments, des questions délicates s'imposent. **Nos sociétés axées sur la croissance des productions seront-elles capables de basculer d'un régime d'énergies fossiles à un nouveau modèle** basé sur les énergies renouvelables ? Qu'est-ce qu'une réelle transition énergétique ? Une telle bascule a-t-elle déjà eu lieu dans l'histoire de l'humanité ? Les éléments de réponse développés par Baptiste Fressoz relancent le débat sous un angle peu exploré jusqu'à présent par les mouvements écologistes.

3/ [Les villes en transition](#) avec Dominique Gauzin-Müller, architecte-chercheuse :

<https://www.lemediatv.fr/les-programmes/arcadia/1-3-les-villes-en-transition-dominique-gauzin-muller/>

« Alors que **plus de la moitié de la population mondiale vit en ville**, les enjeux d'urbanisme et de transformation de nos cités deviennent cruciaux pour opérer une véritable transition écologique. Qu'il s'agisse de l'étalement urbain, des modes de transport, de la présence de l'eau et du végétal, **c'est la façon dont nous pensons nos villes qui doit être repensée en profondeur.** Dans cette conférence, Dominique Gauzin-Müller, architecte-chercheuse, membre de l'association [Negawatt](#) et professeur à l'école d'architecture de Strasbourg, vient explorer avec nous les enjeux de cette transformation essentielle. »

Avec elle, **la conférence interroge les futurs de nos villes** en explorant les mutations en cours, comme le succès de l'habitat participatif, mais aussi la nouvelle modélisation des centres pour y **favoriser l'émergence de transports doux** ou l'intégration de nature.

<https://youtu.be/1Ltdx25h7QA>

Le cycle de conférences est à découvrir dans son intégralité sur le [site du Média](https://www.lemediatv.fr/arcadia/).

<https://www.lemediatv.fr/arcadia/>

&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&

3) ensuite voir

<https://comptoir.org/2018/09/20/alain-bihr-la-mondialisation-a-permis-de-donner-naissance-au-capitalisme/>

Alain Bihr : « La mondialisation a permis de donner naissance au capitalisme »

Par [Galaad Wilgos](#) le 20.09.2018

Alain Bihr est un sociologue ayant produit une œuvre importante touchant tant à l'histoire du mouvement ouvrier qu'à celle de l'extrême-droite. Se réclamant du communisme libertaire, ses derniers travaux abordent la question du capitalisme sous un angle socio-historique avec une forte inspiration marxienne. Nous l'avons interrogé à l'occasion de la parution du premier tome de sa colossale histoire de la naissance capitalisme intitulé « [Le premier âge du capitalisme \(1415-1763\)](#) » aux éditions Syllepse en partenariat avec les éditions Pages 2.

Le Comptoir : Pourquoi avoir choisi de débiter votre premier âge du capitalisme en 1415 et de l'achever en 1763 ?

Alain Bihr : Le choix de dates bornant des périodes historiques longues a toujours quelque chose d'arbitraire. Il ne peut se justifier que comme motif illustratif d'options théoriques plus profondes. En l'occurrence, celui de 1415 est en rapport avec la thèse centrale de l'ouvrage : c'est l'expansion par laquelle l'Europe occidentale commence à se saisir des continents américain, africain et asiatique, qui aura permis le parachèvement des rapports capitalistes de production, marquant le premier âge du capitalisme. Or c'est en 1415 que les Portugais, qui auront été les premiers à se lancer dans cette aventure, s'emparent de Ceuta : ils entament ainsi leur lente décente le long des côtes occidentales de l'Afrique, qui va leur permettre, à la fin du XV^e siècle, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, de déboucher dans l'océan Indien, dans lequel ils vont rapidement conquérir un immense empire commercial, en évinçant de force les marchands-navigateurs arabes, indiens et malais qui y occupaient jusqu'alors une position prédominante. On peut donc considérer cette date comme l'inauguration de l'expansion européenne outre-mer.

Le choix d'une date de fin de la période aura été plus délicat. Il s'appuie sur une autre thèse centrale de mon ouvrage : le point culminant du processus de parachèvement des rapports capitalistes de production gît dans la lutte engagée entre les principales puissances européennes pour la prédominance en Europe occidentale et dans le premier monde capitaliste dont cette dernière constitue le centre. Or en 1763 s'achève la guerre de Sept Ans, durant laquelle la Grande-Bretagne a confirmé sa constante supériorité navale et au terme de laquelle elle inflige une lourde défaite à la France, en lui faisant perdre sa colonie québécoise et en réduisant à presque rien son implantation commerciale aux Indes. Venant après le double échec de Louis XIV lors de la guerre de la ligue d'Augsbourg (1688-1697) et de la guerre de Succession d'Espagne (1701-1713), échec auquel la Grande-Bretagne a pris à chaque fois une part décisive, cette nouvelle victoire signe la position hégémonique qu'elle a acquise en Europe et qu'elle maintiendra pendant près d'un siècle et demi, notamment face aux entreprises napoléoniennes.

« On assiste [au Moyen Âge] à la formation d'[...]archipels capitalistes dans un océan féodal. »

Il y a de nombreux débats autour de la naissance du capitalisme. [Braudel](#) le fait remonter au Moyen Âge où il voit un début de capitalisme commercial, tandis que son disciple [Le Goff](#) explique que l'on ne peut parler de capitalisme durant tout le Moyen Âge notamment en raison de certaines limitations par l'Église catholique et l'absence réelle d'argent. Quel est votre avis à ce sujet ?

Mon avis est que ni Braudel ni Le Goff savent de quoi il s'agit quand ils parlent de capitalisme. Ce ne sont d'ailleurs pas les seuls : l'immense majorité de ceux qui utilisent ce terme n'en comprend pas véritablement le sens, faute d'avoir lu ou compris Marx. Pour ce dernier, le capitalisme est un mode de production, c'est-à-dire un type de société globale, de totalité sociale, qui se développe sur la base de rapports de production déterminés, en donnant naissance à des formes de société civile et des institutions juridiques, administratives, politiques, ainsi qu'à des formes de conscience (morales, religieuses, philosophiques) originales parce qu'appropriées à ces rapports de production. Par conséquent, parler de capitalisme commercial, ou financier ou industriel est dépourvu de sens : le capital se décompose certes en fractions industrielle, commerciale et financière mais certainement pas le capitalisme. Et se demander si on peut ou non parler de capitalisme en plein cœur d'un Moyen Âge européen féodal est de même une absurdité.

Ce qu'on est susceptible d'y trouver, c'est un capital marchand (commercial et usuraire) déjà puissant, prenant appui sur des villes et des réseaux de villes (l'exemple type en est la [Ligue hanséatique](#)), se valorisant et s'accumulant en contrôlant le commerce lointain, sur le continent européen et entre l'Europe et l'Orient (proche ou lointain) mais maîtrisant aussi les échanges proches (entre villes et campagnes) et commençant, dans ce cadre, à déborder du procès de circulation vers le procès de production sous forme du travail en commandite, instrumentalisant le travail à domicile de paysans (par exemple le filage et le tissage) ou d'artisans échappant aux réglementations corporatives (par exemple dans les mines et la métallurgie rurale). Et, sur cette base, on assiste à la formation d'une proto-bourgeoisie marchande entretenant des rapports complexes avec les seigneurs féodaux, laïcs ou religieux, qui constituent l'ordre dominant, rapports faits selon les circonstances d'alliances et de compromis, de rivalités et de conflits. En un mot, des archipels capitalistes dans un océan féodal.

Vous dites que la mondialisation n'est pas l'aboutissement du capitalisme mais bien son origine. Pouvez-vous expliciter cette proposition ?

Pour partir de la métaphore que je viens d'utiliser, la question qui se pose est la suivante : comment ces archipels capitalistes sont-ils parvenus à s'emparer de l'océan féodal, en y évinçant les propriétaires fonciers féodaux de leur position dominante et en le transformant de fond en comble pour en faire leur domaine propre et en y donnant naissance à un monde capitaliste, en un mot : au mode capitaliste de production ? Vieille question du passage du féodalisme au capitalisme qui a déjà fait couler beaucoup d'encre. L'hypothèse directrice qui est la mienne dans cet ouvrage est qu'il a fallu le détour de l'expansion européenne, conduite par des capitalistes marchands avec l'appui d'appareil d'États, pour que cette transition puisse s'accomplir. C'est en ce sens que je soutiens que la mondialisation (l'intégration tendancielle de la planète et de l'humanité dans un même réseau de rapports économiques et politiques) a permis de donner naissance au capitalisme. Un processus qui n'est d'ailleurs pas achevé et qui se poursuit de nos jours encore. En somme, l'histoire du capitalisme se confond en un sens avec celle du processus qui lui a donné naissance et qu'il n'a cessé depuis lors de poursuivre, en l'élargissant et en l'approfondissant.

Un paradigme fort aujourd'hui, notamment autour des *global histories*, explique que la mondialisation ne date pas d'hier. Et, si vous êtes d'accord avec cela, vous tenez cependant à noter la spécificité de la mondialisation telle qu'elle se produit en Europe/Occident. Quelle est-elle et qu'est-ce qui permet de la distinguer des autres périodes et contextes historiques qui ont vu la présence voire l'accroissement d'échanges internationaux ?

Comme autour du terme de capitalisme, il règne une grande confusion autour de celui de mondialisation, que les études, par ailleurs très différentes entre elles, se revendiquant de la *global history* n'ont pas permis de dissiper, au contraire.

Les modes de production précapitalistes ont pu donner naissance à des mondes, au sens d'espaces plus ou moins vastes, comprenant des formations sociales diverses, intégrés par des échanges marchands, la subordination (à des degrés divers et sous des formes multiples) à un même pouvoir politique et des osmose culturelles. En ce sens, l'Empire romain a constitué un monde centré sur la Méditerranée, tout comme l'Empire chinois dès les Han et plus encore à partir des Tang. Mais aucun de ces mondes n'a eu une dimension planétaire, ni actuelle ni potentielle. Alors que ce qui s'inaugure et s'esquisse à travers l'expansion européenne à la fois commerciale et coloniale qui se produit à partir du XV^e siècle, c'est bien un processus qui, à travers l'interconnexion des continents européens, américains, africains et asiatiques et la division du travail qui s'esquisse dès lors entre eux, va donner finalement naissance à un seul et même monde de dimension planétaire centré sur l'Europe. C'est là quelque chose qui ne s'était jamais produit auparavant dans l'histoire de l'humanité et qui marque le franchissement d'un seuil irréversible dans le cours de cette dernière.

« C'est parce que les rapports capitalistes de production font de la durée du travail un des facteurs clés de la valorisation du capital qu'il est impératif de mesurer le temps. »

Un concept clé de votre ouvrage est celui de « devenir-monde du capitalisme ». Que signifie-t-il ?

J'utilise cette expression, d'apparence inélégante et pédante, pour éviter précisément les confusions liées au terme de mondialisation. Elle désigne le processus historique (donc pluriséculaire) par lequel le capitalisme envahit et soumet l'humanité et la planète entières, en les incluant dans un même monde, et, par le même mouvement, se constitue comme tel, c'est-à-dire comme un mode de production spécifique. En fait, comme je l'indique dans l'introduction générale à l'ouvrage par lequel j'ai entamé son analyse ([La préhistoire du capital](#), Éditions Page 2, Lausanne, 2006), le devenir-monde du capitalisme n'est que l'une des deux dimensions fondamentales de la formation du mode de production capitaliste, l'autre étant ce que j'appelle le devenir-capitalisme du monde : le processus non moins historique par lequel les rapports capitalistes de production soumettent tous les domaines et niveaux de l'activité sociale (tous les rapports sociaux et toutes les pratiques sociales), en bouleversant (en détruisant, marginalisant, intégrant en le transformant) tout le legs historique antérieur tout en faisant aussi émerger de réalités sociales originales, inconnues de l'humanité jusqu'alors. En somme, le processus par lequel les rapports capitalistes de production s'approprient toute l'étendue et la profondeur de l'existence humaine pour façonner un monde spécifique, celui du mode de production capitaliste. Si bien que ce dernier résulte à la fois d'un devenir-monde du capitalisme et d'un devenir-capitalisme du monde.

Le Débarquement des Espagnols à Vera Cruz en 1519, Diego Rivera

Pourquoi avoir tenté d'expliquer l'évolution du capitalisme en mettant la focale sur des critères "socio-géo-politiques" (expansions coloniales et commerciales, rapports entre centre, semi-périphérie et périphérie, etc.), et non, par exemple, sur l'évolution de la technique et de la science, sans laquelle il n'y aurait jamais eu de capitalisme ni même sans doute de colonisation ? Par exemple, selon [Edward P. Thompson](#), la naissance du capitalisme a été en grande partie permise par l'invention de l'horlogerie et la rationalisation du temps qu'elle a permise et qui influencera grandement le rapport au travail.

Si la technique dispose, comme toute pratique sociale, d'une autonomie relative, je crois que c'est une erreur d'en faire un *deus ex machina* et le moteur de l'histoire, comme l'a longtemps fait un certain marxisme que semble ici prolonger Thompson. Si primauté doit être accordée à un facteur explicatif, c'est aux rapports de production dans leur ensemble et non pas à la technique, qui n'en est au mieux qu'un élément : ce sont ces rapports qui expliquent pourquoi et comment les techniques se développent ou non. Vous dites que, selon Thompson, c'est l'invention de l'horlogerie qui a rendu possible la rationalisation du temps et ainsi permis la formation des rapports capitalistes de production. Mais, avant de se demander ce qui a rendu possible la rationalisation du temps, il faut se demander ce qui l'a rendu nécessaire. Pourquoi mesurer le temps et faire de cette mesure une dimension clef du procès social de travail ? Parce que le capital est une « valeur en procès » comme le dit aussi Marx : une valeur (sous la forme autonomisée de monnaie) qui cherche à se valoriser (à conserver sa qualité et à accroître sa quantité) en faisant produire et circuler des marchandises ; et que la valeur n'est elle-même que la forme fétichiste prise par le travail social dans les conditions de sa division marchande qu'imposent les rapports capitalistes de production ; si bien qu'une certaine quantité de valeur n'est jamais mesurée que par une certaine quantité de travail (abstrait), dont les différents facteurs sont le nombre des travailleurs, la durée de leur travail, l'intensité de

celui-ci, etc. Autrement dit, c'est parce que les rapports capitalistes de production font de la durée du travail un des facteurs clés de la valorisation du capital qu'il est impératif de mesurer le temps. Et c'est cet impératif qui explique les recherches entreprises pour constituer des appareils capables de mesurer le plus exactement possible le temps : des horloges et des montres.

Si le progrès technique pouvait expliquer la naissance du capitalisme, alors celui-ci n'aurait dû apparaître non pas en Europe occidentale mais en Chine et bien avant. Car la Chine a été le siège de l'invention et la diffusion d'instruments et de procédés techniques qui ont précédé de siècles et quelquefois de deux millénaires leur réinvention ou diffusion en Europe occidentale, comme l'a mis en évidence l'œuvre monumentale entreprise par l'historien britannique [Needham](#). Or, ça n'a pas été le cas. Ce qui d'ailleurs continue à poser problème à tous ceux, et ils continuent à être nombreux, qui raisonnent dans vos termes – cf. la dernière tentative en ce sens menée par [Pomeranz](#). Alors qu'en accordant la primauté aux rapports sociaux de production, on ouvre une perspective autrement féconde comme j'ai tenté de le faire dans le chapitre que je consacre à la Chine dans le troisième tome de mon ouvrage.

Qu'est-ce qui distingue votre colossal travail de recherche d'autres tentatives d'analyser le développement du capitalisme dans le monde et sur la longue durée ([Wallerstein](#), Braudel, ...)?

« Ce que je reproche à Wallerstein et plus encore à Braudel, c'est la pauvreté et la fragilité de leur appareillage conceptuel. »

Je me suis principalement efforcé de traiter la matière historique à partir d'un certain nombre de concepts clairement définis et maîtrisés. En commençant par ceux de capital, de rapports capitalistes de production, de reproduction des rapports capitalistes de production, de rapports de classes, de différence entre structures d'ordre et structure de classes, d'État et de bloc au pouvoir, de système d'États, etc. Ce que je reproche à Wallerstein et plus encore à Braudel, c'est leur faiblesse conceptuelle : la pauvreté et la fragilité de leur appareillage conceptuel. Je montre en particulier que ni l'un ni l'autre ne maîtrisent non seulement le concept de capitalisme mais même celui de capital ; qu'en particulier, ils ne saisissent pas la différence entre capital marchand et capital industriel, ni le saut qualitatif qui s'opère dans la dynamique capitaliste lorsqu'on passe d'un capital qui se valorise exclusivement par le jeu des échanges de marchandise et d'argent à un capital qui se valorise en prenant en charge le procès de production, avec toutes ses implications géographiques, sociales, politiques, culturelles, etc. De ce fait, ils stérilisent souvent eux-mêmes leurs quelques idées-forces ; par exemple, chez Wallerstein, le découpage du monde capitaliste entre un centre, des semi-périphéries et des périphéries, etc.

Quelles ont été les résistances durant ces trois siècles face au développement de ce que vous nommez « protocapitalisme » ?

Il m'est difficile de répondre brièvement à cette question. Dans la mesure où ce premier âge du capitalisme (que je désigne en effet souvent par le terme de protocapitalisme) marque la dernière phase de la transition du féodalisme au capitalisme en Europe occidentale, on peut dire qu'y constitue des facteurs de résistance tout ce qui relève du féodalisme. Les facteurs objectifs de résistance sont ainsi innombrables : c'est toute l'épaisseur des structures féodales qui est en jeu et qu'il va falloir bouleverser pour que le capitalisme puisse advenir. Quant aux facteurs subjectifs, ils

sont représentés par les groupes sociaux qui ont tout à perdre à ce bouleversement. On en trouve parmi “ceux d’en haut” : c’est la partie de la noblesse qui ne peut pas ou ne veut pas transformer ses modes d’exploitation et de domination de la paysannerie pour les adapter au développement de l’économie marchande et monétaire dominée par le capital marchand. Mais on en trouve aussi et surtout parmi “ceux d’en bas” : dans le gros de la paysannerie menacée d’expropriation de ses tenures pour rejoindre les rangs du protoproletariat en formation.

Scène de [jacquerie](#)

Mais la situation dans les formations centrales (ouest-européennes) est en fait plus complexe. Car, parmi ceux qui ont intérêt au parachèvement des rapports capitalistes de production et qui en constituent le fer de lance, il n’est pas rare qu’il s’en trouve qui, simultanément et contradictoirement, redoutent de faire les frais du processus, cherchent à le freiner ou à l’engager dans des détours et des chemins de traverse. C’est particulièrement visible lors des épisodes de révolution bourgeoise qui se produisent durant cette période (dans les anciens Pays-Bas en révolte contre la couronne espagnole, dans l’Angleterre des Stuart, lors de la Fronde en France) où une partie de la bourgeoisie marchande finit par prendre des positions contre-révolutionnaires parce que ses intérêts (commerciaux, financiers, institutionnels, etc.) immédiats la rendent finalement solidaire de l’État monarchique qu’il s’agit d’abattre.

Quant à ce qui se passe dans les périphéries coloniales et commerciales de l’Europe occidentale, les principales résistances viendront des populations indigènes qui en sont les victimes toutes désignées et des pouvoirs politiques préexistants qui n’entendent pas se laisser détruire ou instrumentaliser par les Européens.

Quel est selon vous le rôle qu’a joué l’État moderne dans ces prémisses du capitalisme ?

« [L’État] possède une double face, l’une tournée vers le passé féodal qu’il contribue à conserver, l’autre regardant vers l’avenir capitaliste dont il favorise l’avènement. »

Comme toute la période protocapitaliste, l’État moderne qui y voit le jour est une sorte de Janus. À l’instar de ce dieu romain, il possède une double face, l’une tournée vers le passé féodal qu’il contribue à conserver, l’autre regardant vers l’avenir capitaliste dont il favorise l’avènement. En fait, l’importance relative de ses deux faces va dépendre des rapports de force entre la noblesse (plus exactement, sa couche supérieure, l’aristocratie nobiliaire) et la bourgeoisie (plus exactement la grande bourgeoisie marchande) dont il est l’institutionnalisation. Là où la première est largement prédominante, l’État (alors féodalo-monarchique) est tout entier au service de ses intérêts fonciers et de ses privilèges juridiques et fiscaux traditionnels, bridant le développement de la bourgeoisie protonationale, jusqu’au point de stériliser tous les facteurs potentiels de parachèvement des rapports capitalistes de production qui peuvent y voir le jour : l’Espagne habsbourgeoise en est l’exemple typique aux XVI^e et XVII^e siècles, en se trouvant ainsi incapable de tirer bénéfice des immenses richesses qu’elle extrait de ses colonies américaines et philippines pour promouvoir un développement protocapitaliste autocentré. Là où, au contraire, c’est la bourgeoisie marchande qui l’emporte, généralement au terme d’une rupture révolutionnaire plus ou moins importante avec l’ancien ordre féodal, on a affaire à un État qui, par ses politiques fiscales, commerciales,

diplomatiques et militaires, se met entièrement à son service : le principal exemple en est celui des Provinces-Unies nées de la révolte des Anciens Pays-Bas contre l'Espagne habsbourgeoise, dont le régime républicain va dominer le XVII^e siècle européen. Entre ces deux pôles extrêmes se situe tout un dégradé de positions occupées par des États monarchiques tendant à l'absolutisme, précisément du fait qu'ils sont en proie aux conflits et aux compromis à la fois entre l'aristocratie nobiliaire et la grande bourgeoisie marchande. L'Angleterre des Tudor puis des Stuart tout comme la France des derniers Valois puis des Bourbon en constituent de bons exemples, l'évolution des rapports de force entre ces deux groupes expliquant en définitive tant leur histoire politique respective que la tournure prise par la lutte qui s'engage entre elles à partir de la fin du XVII^e siècle pour la prédominance en Europe.

Nos Desserts :

- Le Comptoir vous a proposé un article fleuve sur la pensée de [Fernand Braudel](#)
- Les théoriciens de la [critique de la valeur](#) s'inspirent des analyses de Le Goff sur [l'histoire du capitalisme](#)
- Une conférence filmée d'Alain Bihr donnée auprès de syndicalistes [sur la crise](#)
- Alain Bihr a été interviewé par les camarades de la [revue Ballast](#)
-

&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&

4) et dernière proposition :

<http://partage-le.com/2018/10/linvention-du-capitalisme-comment-des-paysans-autosuffisants-ont-ete-changes-en-esclaves-salaries-pour-lindustrie-par-yasha-levine/>

L'invention du capitalisme : comment des paysans autosuffisants ont été changés en esclaves salariés pour l'industrie (par Yasha Levine)

« ...il faut être idiot pour ne pas comprendre que les classes populaires doivent être maintenues dans la pauvreté, sans quoi elles ne seront jamais laborieuses. »

— Arthur Young (1771)

La doctrine économique de notre culture stipule que le capitalisme est synonyme de liberté individuelle et de sociétés libres, n'est-ce pas ? Eh bien, si vous vous êtes déjà dit que cette logique était une belle connerie, je vous recommande la lecture d'un livre intitulé [The Invention of Capitalism](#) (L'invention du capitalisme, non traduit), écrit par un historien de l'économie du nom de Michael Perelman, contraint de s'exiler à Chico State, une université perdue dans la Californie rurale, pour son manque de sympathie envers l'économie de marché. Perelman a utilisé son temps d'exil d'une des meilleures manières possibles, explorant et fouillant les travaux et la correspondance d'Adam Smith et de ses contemporains afin d'écrire une histoire de la création du capitalisme allant au-delà du conte de fées superficiel qu'est *La Richesse des nations* ; il nous

propose ainsi de lire les premiers capitalistes, économistes, philosophes, prêtres et politiciens dans leurs propres mots. Et ce n'est pas beau à voir.

L'étude de l'histoire expose clairement le fait qu'Adam Smith et ses amis partisans du laisser-faire étaient en fait une bande de crypto-étatistes, qui avaient besoin de politiques gouvernementales brutales pour contraindre la paysannerie anglaise à devenir une main d'œuvre capitaliste docile prête à accepter l'esclavage salarial.

Francis Hutcheson, duquel Adam Smith apprit toute la vertu de la liberté naturelle, écrit : « c'est un des grands desseins des lois civiles que de renforcer les lois de la nature par des sanctions politiques... La populace doit être éduquée et guidée par les lois vers les meilleures méthodes dans la gestion de ses affaires et dans l'exercice de l'art mécanique. »

Eh oui, au contraire de ce qui est souvent suggéré, la transition vers une société capitaliste ne s'est pas faite naturellement ou sans douleur. Les paysans anglais, voyez-vous, n'avaient aucune envie d'abandonner leurs communautés rurales et leurs terres afin de travailler pour des salaires plus que précaires dans d'atroces et dangereuses usines, installées par une nouvelle et riche classe de propriétaires terriens capitalistes. Et pour de bonnes raisons. Selon les estimations fournies par Adam Smith lui-même, avec un salaire ouvrier dans l'Écosse d'alors, un paysan d'usine devait trimer plus de trois jours durant pour pouvoir se payer une paire de chaussures produites commercialement. Autrement, il pouvait fabriquer ses propres chaussures traditionnelles en utilisant son propre cuir, en quelques heures, et passer le reste du temps à s'enivrer à la bière. Quel cruel dilemme.

Seulement, pour faire marcher le capitalisme, les capitalistes avaient besoin d'une main d'œuvre peu chère et abondante. Que faire alors ? Appeler la Garde Nationale !

Face à une paysannerie qui ne voulait pas être réduite en esclavage, philosophes, économistes, politiciens, moralistes et hommes d'affaires commencèrent à plébisciter l'action gouvernementale. Avec le temps, ils mirent en place une série de lois et de mesures calibrées pour forcer les paysans à se soumettre en détruisant leurs moyens d'autosuffisance traditionnels.

« Les actes brutaux associés au processus de dépossession de la capacité d'une majorité de la population à être autosuffisante apparaissent bien éloignés de la réputation de laisser-faire de l'économie politique classique, écrit Perelman. En réalité, la dépossession de la majorité des petits producteurs et la construction du laisser-faire sont étroitement liés, à tel point que Marx, ou du moins ses traducteurs, donnèrent un nom à cette expropriation des masses : « l'accumulation primitive ». »

Perelman souligne les nombreuses politiques qui forcèrent les paysans hors de leurs terres — de la mise en place des *Game Laws* (lois sur la chasse) empêchant les paysans de chasser, à la destruction de la productivité paysanne par la division des communs en parcelles plus petites — mais les parties les plus intéressantes du livre sont incontestablement celles où le lecteur découvre les plaintes et autres gémissements des collègues proto-capitalistes d'Adam Smith se lamentant de ce que les paysans sont trop indépendants et à leurs affaires pour pouvoir être efficacement exploités, et essayant de trouver un moyen de les forcer à accepter une vie d'esclavage salarial.

Ce pamphlet de l'époque illustre bien l'attitude générale des capitalistes envers les paysans autosuffisants et prospères :

« Posséder une vache ou deux, un porc et quelques oies exalte naturellement le paysan... À flâner après son bétail, il devient indolent. Des quarts, des moitiés, voire des journées entières de travail sont imperceptiblement perdues. La journée de travail devient repoussante ; et l'aversion augmente avec la complaisance. Enfin, la vente d'un veau ou d'un porc à moitié nourri donne les moyens d'ajouter l'intempérance à l'oisiveté. »

Tandis qu'un autre pamphlétaire écrivait :

« Je ne peux pas concevoir de plus grande malédiction pour un groupe de personnes que d'être jeté sur un terrain où la production des moyens de subsistance et de la nourriture serait principalement spontanée, et où le climat ne requerrait ou n'admettrait que peu de vêtements ou de couvertures. »

John Bellers, « philanthrope » *quaker* et penseur économique, considérait les paysans indépendants comme une menace l'empêchant de contraindre les pauvres dans des usines-prisons où ils vivraient, travailleraient et produiraient un profit de 45% à destination des aristocrates propriétaires :

« Nos Forêts et grands Communs (poussent les Pauvres qui y habitent à devenir presque des Indiens) et sont une menace à l'Industrie, ainsi que des Berceaux d'Oisiveté et d'Insolence. »

Daniel Defoe, écrivain et commerçant, notait quant à lui que dans les Highlands écossais, « on était extrêmement bien fourni en provisions [...] gibier à foison, en toute saison, jeune ou vieux, qu'ils tuent de leurs pistolets quand ils en trouvent ».

Pour Thomas Pennant, un botaniste, l'autosuffisance gâchait une population paysanne sinon parfaitement correcte :

« Les mœurs des indigènes des Highlands peuvent être résumées en quelques mots : indolence maximale, sauf lorsqu'ils sont stimulés par la guerre ou par quelque amusement. »

Si avoir un estomac bien rempli et une terre productive constituait le problème, alors la solution pour bien dresser ces fainnants était évidente : virons-les de leurs terres et affamons-les !

Arthur Young, auteur populaire et penseur économique respecté par John Stuart Mill, écrivait en 1771 qu'il « faut être idiot pour ne pas comprendre que les classes populaires doivent être maintenues dans la pauvreté, sans quoi elles ne seront jamais laborieuses ». Sir William Temple, politicien et patron de Jonathan Swift, était d'accord et suggérait qu'il fallait taxer la nourriture, autant que possible, afin de sauver les classes populaires d'une vie « de paresse et de débauche ».

Temple défendait également le travail des enfants à l'usine, dès quatre ans, arguant « qu'ainsi, nous espérons que la nouvelle génération sera si bien habituée à l'emploi permanent qu'il lui sera, à terme, agréable et divertissant. » Pour d'autres, quatre ans, ce n'était pas assez. Selon Perelman, « John Locke, souvent vu comme un philosophe de la liberté, défendait le travail dès l'âge de trois ans ». Le travail des enfants excitait également Defoe, qui se réjouissait de ce que « des enfants de quatre ou cinq ans [...] pouvaient chacun gagner leur propre pain ». Mais trêve de digression.

Même David Hume, le grand humaniste, vantait la pauvreté et la faim comme des expériences positives pour les classes populaires, et blâmait même la « pauvreté » de la France sur son climat favorable et ses sols fertiles :

« Les années de pénurie, à condition qu'elle ne soit pas extrême, on observe toujours que les pauvres travaillent plus, et vivent réellement mieux. »

Le révérend Joseph Townsend croyait que restreindre l'accès à la nourriture était la voie à suivre :

« Contraindre [directement] et juridiquement [au travail] [...] est reçu avec trop de protestations, de violences et de bruit, [...] tandis que la faim est non seulement un moyen de pression paisible, silencieux et incessant, mais en tant que meilleure motivation naturelle au travail, elle appelle les plus puissants efforts [...]. La faim dompterait les plus rebelles des animaux, elle inculquerait décence et civilité, obéissance et assujettissement aux plus brutaux, aux plus obstinés et aux plus pervers. »

Patrick Colquhoun, un marchand qui [monta la première « police de prévention » privée d'Angleterre](#) pour empêcher les travailleurs des docks d'arrondir leurs maigres salaires avec de la marchandise volée, fournit ce qui est peut-être l'explication la plus lucide sur la manière dont la faim et la pauvreté sont corrélés à la productivité et la création de richesse :

« La pauvreté est l'état et la condition sociale de l'individu qui n'a pas de force de travail en réserve ou, en d'autres termes, pas de biens ou de moyens de subsistance autres que ceux procurés par l'exercice constant du travail dans les différentes occupations de la vie. La pauvreté est donc l'ingrédient le plus nécessaire et indispensable de la société, sans lequel les nations et les communautés ne pourraient exister dans l'état de civilisation. C'est le destin de l'homme. C'est la source de la richesse, car sans pauvreté, il ne pourrait y avoir de travail ; et il ne pourrait donc y avoir de biens, de raffinements, de confort, et de bénéfices pour les riches. »

La formule de Colquhoun est si juste qu'elle mérite d'être répétée. Car ce qui était vrai à l'époque l'est encore aujourd'hui :

« La pauvreté est donc l'ingrédient le plus nécessaire et indispensable de la société [...], c'est la source de la richesse, car sans pauvreté, il n'y aurait pas de travail ; et il ne pourrait donc y avoir de biens, de raffinements, de confort, et de bénéfices pour les riches. »

Yasha Levine

Article original (en anglais) : <http://exiledonline.com/recovered-economic-history-everyone-but-an-idiot-knows-that-the-lower-classes-must-be-kept-poor-or-they-will-never-be-industrious/#more-29048>

Traduction : Alice Tréga

Édition : Nicolas Casaux

